

François-Xavier CUCHE, *L'Absolu et le monde. Études sur les écrits du Petit Concile. Bossuet, La Bruyère, Fénelon et leurs amis*, Paris, Honoré Champion, 2017, 711 p.

François-Xavier Cuche est dans l'Université française une éminente figure à la fois institutionnelle et scientifique. Professeur de littérature française à l'Université Marc Bloch (Strasbourg II), il y a dirigé l'équipe de recherche en littérature française, générale et comparée pendant dix ans, l'UFR de Lettres puis l'Institut de Littérature française avant de devenir, de 2002 à 2007, le président de son Université, assumant au passage la présidence du Pôle Universitaire Européen de Strasbourg et préparant les voies à la réunification, en 2009, de l'Université de Strasbourg qui avait été scindée en trois unités autonomes à la suite de la loi Edgar Faure. Sur le plan scientifique, on doit à François-Xavier Cuche de nombreuses études sur la littérature francophone ainsi que sur le théâtre et la poésie du XVII^e siècle, mais son nom est attaché d'abord à la reviviscence des études féneloniennes – avec la direction du numéro spécial de *XVII^e siècle* consacré à Fénelon en 2000, l'édition avec Jacques Le Brun du colloque *Fénelon. Mystique et politique, 1699-1999* en 2004 chez Champion, l'ouvrage *Télémaque entre père et mer*, régulièrement réédité chez Champion toujours – et à la mise en lumière du triple intérêt littéraire, politique, spirituel du groupe formé autour de Bossuet et qui se dénommait par manière de plaisanterie le « Petit Concile » : tel était déjà l'objet de la thèse *Une Pensée sociale catholique. Fleury, La Bruyère, Fénelon* publiée au Cerf en 1991, tel est encore, élargi et enrichi, celui du présent volume.

Il faut savoir gré aux collègues de l'Université de Strasbourg, au premier chef Béatrice Guion et Pierre Hartmann, d'avoir pris l'initiative de ce recueil en forme d'hommage qui rassemble trente-six articles de François-Xavier Cuche disséminés dans de multiples revues ou Actes de colloques de 1980 à 2015 mais que relie une problématique commune – la tension entre « l'Absolu » et « le monde » – vécue et pensée au sein d'un réseau soudé, au-delà s'il le faut de l'amitié, par des valeurs et des références elles-mêmes communes. Ces textes sont distribués en quatre grandes parties thématiques, qui portent successivement sur la théologie (11 articles, 200 pages), la littérature (8 articles, 120 pages), l'histoire (5 articles, 100 pages) et la politique (12 articles, 220 pages). La plupart traitent d'un seul auteur : Fénelon vient en tête avec 11 articles, suivi à égalité par La Bruyère et Fleury (6 articles chacun), mais le pape du « Petit Concile », Bossuet – qui n'apparaissait pas au titre de la thèse – est ici présent par deux copieuses études sur sa vision de la famille et sur les questions économiques dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*. Trois auteurs ne font pas partie du groupe, mais

ne laissent pas d'avoir un lien avec lui : le P. Antonin Massoulié, parce qu'il joue un rôle décisif dans la condamnation des *Maximes des saints* ; François Gacon, parce qu'il est de ceux qui font entrer, à la fin du XVII^e siècle, la controverse sur la mystique dans le champ de la satire régulière en vers ; Fléchier, parce que son *Panégryrique de saint Louis* rejoint la conception de Fénelon et de ses amis sur la royauté, qui n'est pas une « dignité » mais un « ministère ». Au-delà de ces monographies, deux niveaux de synthèse : trois articles sur le « Petit Concile » en tant que tel dans la dernière partie et trois enquêtes d'envergure sur le sentiment du temps à la fin du règne de Louis XIV, sur les théories du pouvoir dans la même période et sur les premières tentatives catholiques pour penser alors l'économie moderne. Dans chacune de ces trois études surplombantes, le « Petit Concile » a naturellement sa part et dans la dernière se taille même celle du lion. C'est donc bien lui qui est, comme l'indique le sous-titre, le centre de gravité de l'ouvrage. D'où la nécessité de le définir et d'identifier ses buts. Au sens strict, le « Petit Concile » est un cercle restreint de savants ecclésiastiques (Fleury, Fénelon, l'abbé Renaudot...) et de « Père laïcs » (Pellisson, Bellefonds, Géraud de Cordemoy...) réunis par Bossuet de 1673 à 1682 environ pour une étude systématique de la Bible. Mais un second cercle aux contours plus mouvants inclut un ensemble de clercs, de littérateurs – on songe principalement à La Bruyère, et de plus loin à Racine ou Boileau –, d'érudits dont les intérêts s'étendent aux sujets les plus divers, d'ordre en particulier social et politique, et dont les liens sont décelables jusqu'au début du XVIII^e siècle. À eux tous ils représentent « sans doute », écrit Fr.-X. Cuhe, « le pôle intellectuel majeur du catholicisme français sous le règne de Louis XIV » (p. 527). Quel est l'objectif de ce « Petit Concile » ? Il est double : élaborer une apologétique chrétienne, christianiser les mœurs et les pratiques sociales.

Le premier projet est illustré par La Bruyère. Fr.-X. Cuhe, à la différence de nombre de critiques, prend au sérieux, au terme d'une relecture minutieuse du chapitre « Des esprits forts », la finalité apologétique des *Caractères* affirmée par leur auteur dans la Préface de son *Discours de réception à l'Académie française*. L'originalité de La Bruyère en la matière consiste à utiliser pour défendre la religion les découvertes modernes dont les libertins tirent argument pour la combattre : le Nouveau Monde, l'héliocentrisme, l'immensité de l'univers. Le procédé du dépaysement mis en œuvre dans une remarque célèbre (« De la Cour », 74) pour critiquer Versailles à partir du Québec n'implique ni relativisme ni promotion d'un « bon sauvage » : il permet de condamner l'Europe au nom de ses propres valeurs, qui sont celles du christianisme. Quant à l'héliocentrisme, il atteste un ordre de l'univers, dont l'immensité par ailleurs ne saurait que faire admirer davantage l'amour de Dieu pour une aussi minuscule créature que l'homme. L'apologétique prépare intellectuellement les voies au second projet du

« Petit Concile », la christianisation des pratiques, dans sa double dimension éthique et politique. La morale est partout chez nos auteurs. F.-X. Cuche consacre un article de fond à « La morale dans les ouvrages pédagogiques de Fénelon » (p. 185-214), où il montre qu'au-dessus même de la sagesse est placée la bonté, déclinée en « bienfaisance » et « philanthropie » ; et cette morale est évidemment chrétienne : sous le voile de la fable, c'est le Christ qu'il s'agit d'imiter. La Bruyère pour sa part « fonde et légitime tout à la fois son entreprise sur des critères éthiques » (p. 243) : l'écrivain est gouverné par le souci de l'intelligibilité, de l'utilité, de la vérité ; il se doit au public, dont il vise « la réformation », jusqu'à sacrifier ce qu'il aurait pu escompter de fortune ou de gloire. Claude Fleury donne en modèle non seulement à l'Église mais à toute la société la perfection morale de la primitive communauté hiérosolymitaine. L'engagement pédagogique des principaux membres du « Petit Concile » redouble l'insistance éthique sur les valeurs du travail, de la frugalité et de la bonne foi ; ils se préoccupent même, et ce n'est pas la moindre surprise que nous réserve l'ouvrage de F.-X. Cuche, de l'éducation physique de la population parce qu'elle développe une endurance propice à la sobriété, au courage, en un mot à la vertu. On l'entrevoit déjà par ces exemples : l'éthique ne se cantonne pas à la sphère individuelle, elle englobe le champ politique dans toute son extension sociale (aux yeux de Bossuet, « une société plus morale est une société plus efficace », p. 593) et économique (pour Fleury, « plus une conduite est morale, plus elle est rentable », p. 608).

Dans la ligne de sa thèse, l'auteur souligne avec force que le catholicisme du « Petit Concile » est « un catholicisme social » (p. 46), donnant priorité par conséquent au collectif sur l'individuel, avec une attention spéciale à ce particulier qui a en charge le collectif – le roi : le pouvoir qu'il exerce, et dont il aura à rendre compte à Dieu, n'est pas sa propriété mais une fonction de service. Elle doit, pour Bossuet, garantir au peuple « sûreté » et « commodité ». Le « Petit Concile » fait siennes les deux directives du parti dévot : lutter contre la misère à l'intérieur du pays – il est frappant de constater la place que tiennent dans les *Mandements* de Fénelon « les fautes de caractère social » (p. 168), essentiellement l'ambition, l'avidité, l'inhumanité des riches – et rechercher la paix dans ses relations avec l'extérieur – même si, comme l'indique F.-X. Cuche, le pacifisme de Fénelon n'est pas absolu. Mais en même temps, le « Petit Concile » a pris acte de la défaite du parti dévot et accepte l'État moderne, c'est-à-dire la distinction des puissances temporelle et spirituelle. S'il renonce à soumettre l'autorité politique à l'autorité religieuse, il se propose néanmoins de « sauver l'idéal religieux au sein d'une réalité politique laïcisée » (p. 472). Cette « nouvelle synthèse » (*ibid.*) se cherche exemplairement dans la pensée économique, domaine de prédilection de F.-X. Cuche, qui

résume en quatre termes la doctrine du « Petit Concile » : *anti-mercantilisme*, car la richesse d'une nation ne se mesure pas à la quantité de métaux précieux qu'elle possède, mais tient à la fécondité inépuisable de la terre et des animaux, seule capable de satisfaire les besoins naturels des hommes ; corollaire de cet *agrarisme*, le *populationnisme* : le développement de la production agricole entraînera l'accroissement de la population rurale, qui à son tour entraînera l'augmentation de la production agricole ; enfin le *libéralisme* – sans exclusion de l'État, requis de faire respecter les règles du jeu commercial et de répartir plus justement l'impôt –, qui ouvre à la circulation des biens le marché national et international. Apologie d'une nature providentiellement généreuse, du travail agricole qui « accomplit le dessein de Dieu » (p. 497), de la croissance et de la multiplication, du commerce tenu pour source de paix et d'amitié entre les peuples, la doctrine économique de nos auteurs est bien à replacer « au sein d'une pensée de nature philosophique, morale et théologique » (p. 496).

C'est en dernier ressort la religion qui oriente les visées politiques et sociales du « Petit Concile ». Deux traits sont ici communs à ses membres : le primitivisme – emblématisé par les deux ouvrages de Fleury, *Les Mœurs des Israélites* en 1681 et *Les Mœurs des chrétiens* en 1682 –, qui place la perfection du côté de l'origine, sans préjudice d'une volonté de réforme conçue comme retour aux sources ; l'imprégnation patristique, spécialement augustinienne : l'exemple de Fénelon, qui a voulu réfuter dans son *Instruction pastorale en forme de dialogues* une compréhension de la grâce estimée mortelle à la liberté, montre qu'on peut être augustinien sans être janséniste. Alors que Pascal jouit de la *delectatio victrix*, Fénelon espère sans l'espérer la « paix sèche » que donne l'adhésion nue de sa volonté à celle de Dieu. Plus haut en un sens que dans la morale et la théologie, l'unité de son œuvre est à chercher dans sa spiritualité. C'est la mystique du pur amour, où le moi désapproprié de lui-même renonce à son contentement et jusqu'à la conscience de sa vertu, qui donne la clé de sa conception de la politique – avec un prince qui se sacrifie à son peuple – et de la société – avec un peuple qui renonce à l'abondance créée par son labeur¹. D'où le diagnostic sévère posé par F.-X. Cuche sur les conséquences de la condamnation en 1699 des *Maximes des saints* : elle « a privé de ses fondements mystiques un catholicisme moral et social » (p. 115) exposé désormais aux risques symétriques d'une éthique désincarnée et d'un affadissement dans l'idéologie.

Mais l'intérêt du livre ne se limite pas à la mise en évidence, déjà précieuse, de la communauté des vues politiques du « Petit Concile » comme de l'unité d'inspiration de l'œuvre

¹ La littérature même n'est pas épargnée par cette obsession du retranchement, comme le montre l'étude sur « L'esthétique théâtrale de Fénelon dans la *Lettre à l'Académie* » (p. 355-369), puisque l'auteur est sommé de retrancher les beautés qui le feraient admirer : la littérature ne doit pas être moins sacrificielle que la royauté.

fénélonienne. F.-X. Cuche se montre lucidement sensible aux tensions qui traversent le groupe – indépendamment de la rupture entre Bossuet et Fénelon – et ses membres pris individuellement. Ne tirent guère à conséquence les appréciations divergentes de Fleury et de Fénelon sur l'intérêt des voyages ou l'idée de croisade ; plus marquant, le clivage des positions par rapport à l'exercice contemporain du pouvoir : Bossuet et La Bruyère sont des « absolutistes modérés » (p. 479), tandis que Fénelon appartient à la mouvance aristocratique anti-absolutiste. Plus profondément, comment concilier le primitivisme du « Petit Concile » et son historicisme ? la recherche du profit sur quoi roule le libéralisme économique et la désappropriation qu'exige le pur amour ? Comment articuler la théorisation politique à la référence scripturaire (Bossuet puise dans l'Ancien testament, Fénelon dans le Nouveau mais en se refusant à écrire une politique tirée de l'Évangile) ? Chacun de ces auteurs même présente une double face. La Bruyère est accueillant aux découvertes modernes pour contrer les libertins, mais ses arguments, tirés de l'ordre du cosmos et du finalisme, appartiennent à un stade ancien de l'apologétique ; sur le plan littéraire, la nouveauté de ses postulations formelles s'accommode des normes rien moins que révolutionnaires de vérité et d'instruction. Fénelon est lui aussi un « Janus » (p. 369) littéraire : tout en appelant à un dépassement de la poésie par l'esthétique, il continue de prôner les valeurs toutes classiques d'unité, de simplicité et de naturel. En économie, son libéralisme s'accompagne d'une antinomique condamnation du luxe et du crédit. Surtout, la récupération par les philosophes du XVIII^e siècle de la figure de Fénelon, si elle résulte en grande partie d'une illusion d'optique, semble pouvoir s'autoriser d'une intrinsèque ambivalence de son œuvre. F.-X. Cuche n'hésite pas à écrire : « C'est la constante ambiguïté du théologien mystique du pur amour que de favoriser le mouvement historique de laïcisation » (p. 197).

À la résolution des ces difficultés, l'auteur travaille de façon convaincante avec un sens dialectique qui n'a d'égal qu'une parfaite honnêteté intellectuelle, quelle que soit la sympathie que lui inspirent les membres du « Petit Concile ». On se contentera de renvoyer, en guise d'échantillon, aux raisons qui montrent surmontable la contradiction entre l'apologie du profit et l'idéal de dépossession de soi (p. 329-331). C'est à vrai dire tout au long des textes de F.-X. Cuche que les idées s'engendrent, se retournent et dans ce mouvement s'approfondissent. Portées par une écriture aussi limpide – on appréciera l'absence improbable du jargon dans l'article tout en finesse sur l'usage de la première personne du singulier dans *Les Caractères* (p. 275-284) – qu'abondante en formules heureuses – la douceur selon Fénelon « interdit d'agir par la force, mais non d'agir avec force » (p. 195), chez La Bruyère « l'énonciation se fait dénonciation » (p. 261), « c'est délibérément avec du vide que Fénelon comble un vide de

l'*Odyssée* » (p. 349), etc. –, elles donnent le plaisir d'une virtuosité sans vertige. F.-X. Cuche illustre par sa propre pratique ce qu'il entend démontrer à propos de ses auteurs : l'indissociabilité de la forme et du sens. « La modernité de la forme des *Caractères* », écrit-il, « ne peut pas ne pas entraîner une certaine modernité de la pensée » (p. 73) : ainsi le renversement des points de vue, tout en servant une intention conservatrice, conduit par « l'exercice du comparatisme culturel » à fonder « une sorte de "droit à la différence" » (p. 632-633). L'article intitulé « Les marques de la remarque » (p. 257-273) est certainement – osons l'adjectif, puisque l'auteur même nous y convie – le plus remarquable qui se puisse lire sur les effets de sens induits par cette forme qui n'est pas un genre, à la fois close et ouverte, autonome et dépendante. Analogiquement dans le *Télémaque*, la figure du double, principe non seulement de construction des personnages mais de structuration de l'œuvre entière, génère dans le roman un trouble de l'identité et témoigne de l'inconsistance du monde. On le voit, *L'Absolu et le monde* est l'ouvrage tout ensemble d'un historien des idées et d'un critique littéraire – d'une personnalité aussi à l'« humanité rayonnante », pour reprendre les mots de Benedetta Papasogli dans sa Préface pénétrante autant qu'élégante. Les valeurs qui sont celles de François-Xavier Cuche se lisent aisément dans cette somme, mais loin de nuire à son caractère scientifique, elles lui ajoutent la dimension qui décèle les maîtres : par les apparences volontairement assumées de l'anachronisme, il pose aux textes anciens des questions nouvelles et leurs réponses éclairent en retour d'une lumière rajeunie notre modernité sénescence.

Gérard FERREYROLLES